



HAL
open science

Systematiser une démarche d'intégration de la recherche sur les risques : Vers une matrice de recherche différente ?

Julien Rebotier

► To cite this version:

Julien Rebotier. Systematiser une démarche d'intégration de la recherche sur les risques : Vers une matrice de recherche différente ?. 2024. hal-04424971

HAL Id: hal-04424971

<https://univ-pau.hal.science/hal-04424971>

Preprint submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Systematiser une démarche d'intégration de la recherche sur les risques : Vers une matrice de recherche différente ?

Rédaction et élaboration du contenu : J. Rebotier, P. Metzger, P. Pigeon

Élaboration du contenu : S. Baize, J-M. Nocquet, D. Provitolo, F. Rolandonne

Avant-Propos

DePreDEVRA a pour but de déployer et d'explicitier les multiples problèmes et défis que pose la recherche sur les événements rares (ER) associés aux risques de désastres en vue de la réduction des risques et des dommages. La 1^{ère} année nous a permis de considérer les aspects plus épistémologiques, liés à la connaissance, discutés au cours de 3 ateliers (livrables 1.1 et 1.2). Durant la 2^{ème} année, alimentée par 2 ateliers, nous nous sommes consacrés aux aspects plus méthodologiques et pratiques pour faire suite aux premiers enseignements : à quels titres et comment faire exister une recherche plus intégrée sur les risques de désastres ?

Les livrables de 2024 sont produits simultanément. Pour rester fidèles à ce qui était annoncé, le livrable 2.1 consiste en une sorte de guide, de matrice, de grille qui rassemble les manières relativement concrètes d'envisager une recherche plus intégrée sur les risques (et ce que la recherche gagnerait à considérer). Le livrable 2.2 est un argumentaire qui concerne l'opportunité d'établir une stratégie de recherche différente dans une perspective programmatique (pour la recherche scientifique).

Ces deux livrables ne sont pas successifs mais se complètent mutuellement.

Afin d'établir une stratégie de connaissance plus intégrée, nous proposons plusieurs outils à travers ce qu'on peut considérer comme une boîte à outils (une matrice, un guide, des pistes, etc.). Pour entrer différemment dans la connaissance des événements rares en vue de réduire les désastres, nous envisageons trois grands fronts de travail d'une part, et d'autre part des supports, des représentations ou des initiatives pour donner corps à ces options possibles.

Trois grands principes pour structurer une recherche plus intégrée

Les trois grands principes proposés sont des suggestions, et ne prétendent pas couvrir l'ensemble des possibilités de dialogue ou d'horizontalisation de la recherche. Ils sont les trois principaux moyens qui se sont dégagés de nos discussions, et qui permettraient, selon nous, de nous engager dans une production différente de connaissance sur les événements rares en vue d'une réduction plus importante des dommages produits lors de désastres.

D'une recherche partagée à une recherche en partage

La division du travail scientifique et de ce que sont les attendus du monde social à l'égard des sciences ont participé à une organisation cloisonnée du travail de recherche et de la production des connaissances. Nos échanges successifs à l'occasion de ce programme MITI nous ont montré combien de tels dispositifs d'échanges et d'interconnaissance étaient précieux. Ils présentent aussi des limites sur lesquelles termine ce livrable. Ainsi il nous apparaît qu'une condition de réussite est la connaissance des collègues avec lesquels on

collabore. Une connaissance personnelle aide toujours mais reste fortuite. En revanche, une connaissance des compétences, des intérêts et des contraintes de chacun est primordiale. A cette connaissance vient s'ajouter bien évidemment la volonté, le désir de se réunir autour d'une question scientifique, d'un objet de recherche à aborder sous un angle inter- ou transdisciplinaire qui fasse sens à tout un chacun. Épaissir la culture scientifique réciproque des collectifs interdisciplinaires facilite la lecture et le décodage des interventions et des positionnements de chacun, au-delà des inclinations personnelles. Notre positionnement dans le processus de production des connaissances est marqué par une formation disciplinaire, une institution, de grandes orientations scientifiques qui façonnent notre travail, les options que l'on prend, les contours et les pratiques de ce que chacun considère comme imaginable, pertinent ou possible. **Un enjeu pour penser ensemble est de s'acculturer aux façons de penser et aux arguments de chacun.**

La mise en commun, pour être plus qu'une juxtaposition, requiert également des outils de pensée communs. La polysémie des concepts couramment utilisés est toujours signalée, et il reste important de la préciser et d'en expliciter les nuances. La crise, la transition, le bâti, l'impact, l'événement, la résilience, la catastrophe ne correspondent pas aux mêmes choses et renvoient à des problématiques différentes en fonction des contextes disciplinaires dans lesquels on pose ces termes. C'est une porte d'entrée pour élaborer un langage plus partagé encore, pour favoriser l'intercompréhension toujours plus immédiate, voire pour produire, ensemble, de nouveaux concepts. Nous avons beaucoup échangé sur ce que la « crise » pouvait recouvrir, dans le cadre d'ER, et dans celui des risques de désastre. Sans reproduire ici les échanges spécifiques, l'explicitation et l'ajustement des signifiés des termes employés, en faisant bouger ou en ouvrant les perspectives de chacun, amène à la proposition de problématiques conjointes, qui permettent d'intégrer regards et compétences. Cette mise en cohérence des échanges prend du temps, produit parfois des discours d'incompréhension -la catastrophe du thématicien est différente du mathématicien-, nécessite de lever les doutes, d'oser exprimer des limites des savoirs pour faire émerger ensuite une appropriation de vocables et une dynamique de recherche commune et non silotée. Ce travail permet de ne pas faire se succéder une série de problématiques spécifiques qui, chacune, reflète un segment des champs de compétences et d'intérêt de chacun, mais au contraire d'identifier les recoupements, les complémentarités et l'intérêt des approches de chaque discipline. Un exemple a été dégagé, à propos de la pandémie de COVID-19 que l'on peut assimiler à un ER associé à des formes de désastres : Comment une épidémie fait-elle crise ? **Un enjeu pour une interdisciplinarité effective est de consacrer du temps à la réflexion sur les concepts et les problématiques mobilisés et construits, et à en expliciter les différents aspects.** Concernant la construction de concepts qui facilitent l'intégration, ou qui rompent avec le cloisonnement des connaissances et compétences, on peut penser à l'environnement urbain (Metzger 1996) ou encore au risque défini comme la possibilité de perdre ce à quoi on attache de l'importance (D'Ercole et Metzger 2002). Mais l'expérience montre que la seule construction de concepts qui ne soient pas trop fortement appropriés par un domaine de compétences mais nécessite la collaboration de multiples disciplines ne suffit pas à enclencher une dynamique de recherche différente (comme la proposition de l'environnement urbain a pu l'illustrer).

Intégrer par le thématique, le spécifique et par des expériences particulières

Une façon d'engager effectivement la recherche conjointe sur l'ER peut être de le banaliser et de l'encadrer dans les spécificités d'un territoire et de son fonctionnement. Les dynamiques socio-territoriales préexistent évidemment à l'occurrence des ER. Œuvrer à une bonne

connaissance de ces dernières peut constituer un support de collaborations interdisciplinaires. Deux possibilités ont émergé de nos échanges :

- L'approche territoriale des risques est une démarche de recherche qui, sur la base d'une connaissance prenant en compte l'historique comme les spécificités des territoires, a vocation à organiser une stratégie de connaissance sur les risques de désastres. La connaissance de l'ER est alors articulée à d'autres intérêts de connaissance. L'ER n'est jamais le point de départ du désastre qui, dans une perspective dite « radicale », réside dans un entrelacs de causes profondes, de conjonctures et de dynamiques plus fortuites (Wisner *et al.* 2003). L'approche territoriale invite notamment à identifier les éléments matériels et immatériels les plus significatifs dans le cadre d'une problématique qui renverse le questionnement classique aléa centré, lequel reste dominant, en portant le regard sur ce qu'il faut protéger et non pas sur ce qui menace. Elle invite également à considérer les conditions de production de la connaissance, et l'univers de contraintes de la gestion avec lequel les politiques de prévention doivent composer. **L'approche territoriale des risques permet le cadrage de la stratégie de recherche sur les bases des caractéristiques du territoire étudié, tout en proposant une démarche générale.** La connaissance de l'ER prend sens dans ce cadre.
- L'analyse de la vulnérabilité ordinaire renvoie également à une banalisation des événements et autres épisodes disruptifs considérés comme déclencheurs du désastre (Rufat et Metzger 2024). Il s'agit d'identifier ce qui, au regard du fonctionnement normal d'un territoire, peut contribuer déjà aux « possibilités de perdre » dans l'équation renouvelée du risque. En effet, la « vulnérabilité ordinaire » fait référence à une fragilité du monde social indépendante de l'aléa, dégagée de tout événement catastrophique, ce qui permet de tenir le risque à distance de l'aléa et de l'exceptionnel lorsque le questionnement le nécessite, et de considérer le risque comme un phénomène essentiellement endogène au monde social. **Cette démarche de recherche qui permet d'inscrire le risque dans les modalités mêmes du fonctionnement ordinaire des sociétés et des territoires est indispensable si on prend au sérieux l'argument principal des sciences sociales sur la « construction sociale des risques », c'est-à-dire l'inscription du risque dans un long processus de construction historique et territorial, social et politique.**

Intégrer par le générique, l'universel et par des principes généraux

Une autre façon de susciter des échanges denses, entre disciplines, regards et compétences, autour des ER dans la perspective de la réduction des risques de désastre, c'est de procéder à l'inverse du point précédent, par des discussions autour de grands principes organisateurs ou autour de grands systèmes (modèles, scénarios, hypothèses, etc.) :

- A l'épreuve des principes organisateurs. La **dynamique des systèmes** est une approche à la fois théorique et pratique amplement partagée entre un éventail de champs disciplinaires très larges. En dehors de l'examen de cas précis, et sur la base de principes observés par ailleurs ou en théorie, il devient possible d'échanger autour des transitions, des anomalies, des questions de seuils ou d'émergence, de stationnarité ou de bifurcation. La compréhension et la caractérisation du fonctionnement des systèmes offre un support de discussion propice pour intégrer des questionnements, des points de vue, des préoccupations, et éventuellement faire bouger les lignes de chacun (Michellier *et al.* 2020). La possibilité de procéder à l'analyse de grands

principes organisateurs n'est pas contradictoire avec le travail de terrain et son infinie diversité. Il faut plutôt l'envisager comme une contribution à l'incessant aller-retour entre des principes organisateurs et les cas étudiés, aller-retour à partir duquel les SHS tirent une grande partie de leurs apports. Les **échelles spatiales et temporelles** des phénomènes et des dynamiques étudiées ont aussi été plébiscitées par notre collectif pour envisager conjointement un problème complexe sous une grande diversité d'aspects. Être capable d'identifier à plusieurs voix un état ou un processus et ce qui permet d'y parvenir nous semble être un exercice prometteur à même d'organiser une stratégie de connaissance plus intégrée.

- Dans la perspective d'une vision plus générique, il est également possible de converger dans l'élaboration et l'exécution de modèles et de scénarios, voire d'éventails d'hypothèses dont l'opportunité même est débattue. Il peut également y avoir une dimension métaphorique qui arrête moins le raisonnement au motif d'un manque de données ou d'une configuration *a priori* moins probable. Les visions sur le mode « what if » ouvrent des possibilités d'échanges moins contraints entre points de vue, compétences et intérêts. Nous y voyons une corde supplémentaire à l'arc du rapprochement et de l'articulation étroite entre disciplines, pour une stratégie de recherche plus intégrée. Là encore, la proposition de scénarios valides pour tous oblige à se mettre d'accord sur des grands principes qui font consensus, et s'alimente à différents titres d'expériences et de données. **La portée générique de la représentation de situations et phénomènes complexes (modèles, cartes, scénarios, « what if », etc.), si elle n'est pas conditionnée à des aspects trop techniques, est une façon d'embarquer chacun dans un processus de réflexion commun, dans lequel chacun doit se reconnaître, et qui doit rester cohérent.**

A travers une entrée par le thématique et le terrain Vs par les structures et les principes généraux, il semble se rejouer un positionnement de fond dans les sciences. Essentiellement, les géosciences auraient plus vocation à dire les lois à valeur universelle, les invariants qui font fonctionner le monde. Les SHS, lorsqu'elles plongent dans le seul empirisme, se chargeraient de documenter l'irréductible diversité du monde, incapables d'énoncer plus que des régularités ou des récurrences. Un ouvrage récent de Bernard Lahire (2023) montre l'alternance de ces positionnements sur le temps long quant aux SHS. Ce débat est aussi un débat sur les conditions sociales de production de la connaissance, et sur la reconnaissance des différentes sciences et de leur statut dans le monde social. Au sein de notre collectif, sans parvenir à définir explicitement l'identification de lois universelles comme un des objectifs du travail des SHS, nous avons souligné l'enjeu qu'il y avait pour les SHS à produire un discours structurant sur le monde social, à dégager des récurrences fortes, signe d'une forme d'organisation dont une vertu est évidemment de dépasser le sens des études de cas, aussi riches soient-elles. La richesse des cas et les effets de contexte ont également été mis en avant, comme une valeur ajoutée des approches et pratiques de SHS... mais sans que ce soit au détriment d'une capacité à dire le général. **De cette manière, il devient possible de dialoguer avec des géosciences plus largement organisées autour de principes universels, et qui reconnaissent l'intérêt qu'il peut y avoir à considérer des effets de contexte tant dans la pratique de la recherche que pour le devenir dans le monde social des connaissances produites.**

On envisage donc ces trois grands principes (et leurs déclinaisons respectives) comme des leviers qu'il est possible d'actionner et de combiner pour faciliter l'exercice d'une recherche

différentes sur les ER dans la perspective de la réduction des dommages liés aux risques de désastre.

Des pistes pour opérationnaliser les grands principes d'intégration de la recherche

En parallèle de ces grands principes pour dessiner une stratégie de connaissance plus intégrée, nous avons imaginé des supports, des outils pour la réflexion ou le travail commun, des initiatives diverses (réponses à AAP, organisation des collectifs). Ces derniers ont vocation à concrétiser l'exercice des principes développés plus haut, à favoriser des pratiques de recherche renouvelées vers la production de connaissances différentes, plus intégrées, ou plus en phase avec des enjeux inter et transdisciplinaires.

Explicitement et déconstruire les chaînes de connaissances

Dans l'idée de banaliser l'événement rare et les désastres associés, comme par exemple une crise pandémique, on cherche à positionner différents champs disciplinaires (et leurs compétences respectives) qui participent à produire des connaissances sur le sujet en étant attentifs à leurs liens ou proximités. Soit sous la forme d'une « chaîne de connaissances », soit sous la forme d'une « constellation de connaissances » pertinentes ou disponibles. Poser et expliciter ce paysage ou cette chaîne de connaissances permet d'identifier 1) ce pour quoi on dispose des ressources (tous les champs disciplinaires ne sont jamais tous disponibles ni mobilisés dans les dispositifs de recherche) ; 2) les aspects connexes travaillés ou les blancs laissés par les domaines de connaissance mobilisés ; 3) les perméabilités ou au contraire l'ignorance réciproque dans laquelle se tiennent certaines approches ou certaines compétences.

Travailler à cette articulation des connaissances mobilisées et disponibles aide d'une part à mieux comprendre et cerner le domaine d'intervention de chacun, d'autre part à potentiellement mieux les articuler, et enfin à questionner le périmètre et le contenu de chacun de ces domaines, voire à les faire évoluer, dans leur dessin comme dans leur pratique. C'est un pas de plus dans le sens d'une redéfinition des stratégies de connaissance.

Un élément complémentaire qu'il est possible de tirer de ce dispositif (constellation ou chaîne de connaissance) : il peut être le support d'un dialogue entre producteur de connaissances, mais aussi avec les porteurs de la gestion. Il est possible d'inscrire sur cette chaîne, ou dans la constellation, des dimensions plus gestionnaires de l'interaction entre sociétés et événements rares liés aux désastres (pas seulement au titre de leur connaissance). Ces interactions interviennent évidemment dans la définition de l'objet de recherche et dans la façon dont se déroule la recherche elle-même (Livrable 1 – iceberg ; Bérard *et al.* 2022). **C'est aussi une façon d'engager les échanges autour de la co-construction de la recherche, dans une perspective explicitement transdisciplinaire.**

Favoriser des espaces d'incubation et de mise en cohérence des intérêts de chacun

Il en résulte une autre façon de représenter les efforts conjoints (et conjugués) de connaissance qui peut prendre la forme de recouvrements entre domaines de connaissances, aidant à cibler les plus grandes proximités, et les espaces de travail commun les plus évidents.

Ces espaces communs identifiés renvoient tantôt à des concepts ou des notions (souvent polysémiques), des méthodes ou des instruments (proches), des temporalités ou des espaces (qui peuvent être travaillés différemment), etc. Ils sont le point d'entrée d'échanges favorisés par des espaces de résonance, d'incubation (comme peuvent l'être les dispositifs légers de

la MITI). Ils **sont rarement internalisés aux réponses aux AAP, chacun feignant que ce travail préalable laborieux et apparemment peu « productif », puisqu’il s’agit de se doter de clés de travail commun (et pas de produire des résultats disruptifs), est réalisé par ailleurs ou se fera en chemin.** Il faut pouvoir se dégager un tel temps, et / ou valoriser des collectifs déjà acculturés, qui ont entamé la démarche de partager un langage commun (conceptuel, épistémologique, problématique, etc.).

Un dernier point concernant les espaces d’incubation que représentent les dispositifs légers de la MITI : dans notre cas, le dispositif a vocation à être poursuivi par une réponse à un AAP formel, plus large, qui permet d’appliquer (à des terrains, des questions de recherche plus thématiques ou plus génériques) les façons renouvelées de faire de la recherche qu’on a pu explorer au cours de ces deux années. Plusieurs tentatives n’ont pas connu de suites favorables (Prime80 2023, IRP 2023, Contrat Doctoral environné 2024), mais d’autres sont en cours (proposition ANR 2024, Prime80 2024, contrat doctoral région 2024). En dehors de ces tentatives de financement de la recherche, un collectif convaincu de l’intérêt de ce type de démarche et de l’importance d’une telle réflexivité de la recherche sur les risques de désastres a émergé, et traversé le temps. C’est aussi une valeur ajoutée dont notre écosystème de la recherche est capable, qui pourrait porter ses fruits en décalage, à l’avenir, et pas immédiatement au sortir du dispositif MITI clos fin 2023.

Références

- Bérard Y., Rocle N., Serot M. (2022). Retours d’expérience et politiques du risque Outre-Mer. De la production des savoirs aux transferts des apprentissages. *Revue d’anthropologie des connaissances*, 16(1). <https://doi.org/10.4000/rac.26374>
- D’Ercole R., Metzger P. (2002). *Los lugares esenciales del Distrito Metropolitano de Quito*. Municipio del DMQ, Quito.
- Lahire B. (2023). *Les structures fondamentales des sociétés humaines*. La Découverte, Paris.
- Metzger P. (1996). *El medio ambiente urbano en Quito*. Municipio del DMQ, ORSTOM, Quito.
- Michellier C., Pigeon P., Paillet A., Trefon T., Dewitte O., Kervyn F. (2020). “The challenging place of natural hazards in disaster risk reduction conceptual models: insights from central Africa and the European Alps”, *International Journal of Disaster Risk Science*, n° 11: 316-332.
- Rufat S., Metzger P. (2024). *Vulnérabilité, territoire, population*. ISTE, Londres.
- Wisner B., Blaikie P., Cannon T., Davis I. (2003). *Natural hazards, people’s vulnerability and disasters*. Routledge, UK.